

Et André les lui coupa sans pitié.

Le troisième frère eut par là tout ce que possédait son ancien maître, bien riche encore, malgré toutes ses mésaventures.

L'heureux domestique courut ensuite à son village, où il trouva ses frères qui l'attendaient avec impatience, un an et un jour venant de s'écouler depuis le départ d'André.

Jugez de leur joie à tous. Ils quittèrent leur pays et allèrent s'établir dans la belle maison du curé, appelée depuis la maison des nez coupés.

Dès ce moment, les trois frères virent leurs affaires prospérer; ils vécurent longtemps, bien longtemps heureux, du moins autant qu'on peut l'être sur cette terre.

*(Conté en 1882 par Gian Paolo Panzani, d'Altagène
[canton de Sainte-Lucie-di-Tallano]).*

XXVII

LE JOYEUX MISÈRE

UN homme riche venait de mourir.

— « Pan ! pan ! fit-il à la porte du paradis.

— Qui est là ?

-
- C'est moi, Jacques, le plus riche de Bilia (1).
 - Ah ! c'est toi, et que me veux-tu ?
 - Je désire entrer au paradis.
 - Tu veux rire, sans doute ; dis-moi, as-tu partagé tes richesses avec les pauvres ?
 - J'ai fait ce que j'ai pu.
 - Tu n'as pas fait assez. Et saint Pierre lui ferma la porte au nez. Le riche Jacques alla s'asseoir sur un banc et attendit un moment plus favorable.
 - Pan ! pan !
 - Qui est là ?
 - Je suis le pauvre Jean ; ce malheureux père de famille qui a élevé si péniblement ses sept enfants.
 - C'est bien, je te connais ; entre.
 - Pan ! pan !
 - Qui est là ?
 - Je suis François.
 - Pourquoi veux-tu entrer au Paradis ?
 - Ah ! grand saint, c'est que j'ai fait mon enfer sur terre. J'ai d'abord épousé la femme la plus

(1) Nom d'un hameau de la piève de Sartène.

méchante qui se puisse imaginer ; elle est morte d'un excès de colère. Pour mon malheur, je me suis remarié avec une autre...

— Cela suffit ; tu as cherché l'enfer quand tu étais vivant ; vas-y maintenant que tu es mort.

— Mais je...

— Assez ! l'enfer n'est que pour ceux qui le désirent et le paradis n'est pas fait pour les sots. Et saint Pierre lui ferma la porte au nez.

— Pan ! pan !

— Qu'y a-t-il encore ?

— C'est moi, Misère, le bon vivant que l'amour du vin et des femmes a si vite conduit à l'indigence et à la mort.

— Et qu'as-tu fait de bon pour vouloir entrer au ciel ?

— Je n'ai jamais rien fait. Ah ! si, tous les matins j'ai prié mon patron Bernard. »

On alla chercher le saint pour savoir si Misère disait vrai.

Saint Bernard affirma qu'il n'avait pas menti. Dans la prospérité comme dans la détresse, le bienheureux avait toujours entendu sa prière.

Saint Pierre pourtant ne voulut pas le laisser entrer.

— « Tu n'as jamais rien fait de bon ; aujourd'hui va-t'en aux enfers.

— Et mes prières, les oubliez-vous ? Laissez-moi seulement mettre mes souliers au paradis, afin que j'y puisse avoir quelque chose qui m'ait appartenu.

— Je veux bien t'accorder cela, dit saint Pierre, mais maintenant, que je ne te voie plus ici. »

Et il ferma la porte.

Or, un jour, saint Pierre, se trouvant indisposé, fut remplacé par saint Antoine.

Misère, qui rôdait autour du paradis, s'en aperçut ; il vint aussitôt frapper à la porte.

— « Pan ! pan ! pan !

— Qui est là ?

— C'est moi, le voyageur que saint Pierre a envoyé faire ses courses. »

Saint Antoine ouvrit la porte.

— « Je ne te reconnais pas du tout.

— C'est qu'il n'y a pas longtemps que je suis au ciel ; et puis, je n'y reste pas toujours.

— Comment cela ?

— Je vous ai dit que je fais les courses de saint Pierre ; et, tenez, si vous ne voulez pas me croire, voilà mes souliers qui sont là dans le coin. »

Saint Antoine alla regarder ; en effet, les souliers de Misère étaient bien à la place indiquée.

— « Puisqu'il en est ainsi, tu peux entrer. »

Et il ouvrit la porte toute grande.

Dans le paradis, Misère ne savait rien faire ; ni bêcher, ni tisser, ni jardiner, rien enfin.

On lui confia la garde des jeunes filles entre seize et vingt ans.

Cela dura bien quelque temps, mais sainte Marguerite s'aperçut que la taille de ses demoiselles grossissait drôlement.

Elle alla trouver le Seigneur, qui, irrité, fit venir Misère devant lui.

— « Malheureux ! qu'as-tu fait ?

— Seigneur, je n'ai fait que continuer la vie que j'avais commencée sur terre.

Lorsque vous m'avez enlevé tout ce que je possédais et que vous m'avez rendu le plus pauvre des hommes, j'ai cru que vous vouliez m'en dédommager au ciel.

— Orgueil de Satan ! va-t-en, je te chasse !

— Excusez-moi, mais j'ai cru qu'une fois au ciel on n'en pouvait plus sortir. »

Le Seigneur appela sa garde, et bientôt Misère fut chassé du paradis.

Il retourna sur la terre, où toujours et partout vous le trouverez.

(Conté en 1881 par M. Marini, propriétaire à Porto-Vecchio).

XXVIII

IL FAUT MOURIR

ML y avait un jour un grand savant, si savant, que personne au monde ne pouvait lui être comparé.

Après avoir beaucoup étudié à Rome, il voulut une dernière fois revoir sa mère qui était bien vieille, et qui était restée dans un village fort éloigné.

Et le savant s'appelait Grantesta, et un jour il se mit en route.

Après avoir longtemps marché, il rencontra un pauvre vieillard qui lui demanda :

— « Où vas-tu ?

— Que t'importe ?

— C'est que si tu allais de mon côté, je voudrais suivre la route avec toi.

— Je ne marche pas avec un misérable mendiant de ton espèce.